

44 MERCURE DE FRANCE.

Mais les sots de mon voisinage ,
 Et la perte de mes amis ,
 M'ont forcé de plier bagage
 Et d'abandonner mon pays.
 C'est malgré moi , de ma patrie ,
 Qu'il m'a fallu me séparer ,
 Ne croyez pas que je l'oublie
 Ni que je cesse de l'aimer.
 Pour éviter plus d'une angoisse
 Il faut , d'inconstance lassé ,
 Etre enterré dans la paroisse
 Où l'on nous avoit baptisé.
 Mon ami , je vous porte envie ,
 Vous allez avec sûreté
 Finir le songe de la vie
 Dans le sein de l'obscurité :
 En revoyant la douce image
 De vos penates enfumés ,
 Et ces biens , paisible héritage ,
 Que vos pères vous ont laissés ,
 Vous coulerez dans l'incurie
 Des jours mille fois plus sereins ,
 Sans intrigue & sans jalousie ,
 Qu'aux palais de nos souverains.
 Croyez-en le vieux la Tourailles ,
 Si vous cherchez le vrai bonheur ;
 Il est au fond de votre cœur
 Bien plus sûrement qu'à Versailles.
 Qu'ai-je vû dans ces lieux charmans ,

Fausse gloire , fausse tendresse ,
Faux plaisirs & faux complimens ,
Le tout mêlé de politesse.

Je m'apperçus dès mon printemps
De vos vertus qui me sont cheres ,
Et je crois que nos caracteres
Eroient amis dès nos beaux ans.
Est-ce qu'une faute légère ,
Et des défauts qui sont les miens
Pourroient déranger cette affaire ,
Et rompre de si doux liens ?

Non , non , les erreurs de la vie ,
Dont tant s'affectent les humains
Ne sont qu'une plaisanterie ,
Et les petits torts sont des riens .
Que le ciel protège à jamais
Les dons que vous fit la nature ,
Bon estomac , belle figure ,
Et bon cœur , voilà mes souhaits.
Loin de l'amoureuse foiblesse
Conservez la fleur de vos ans ,
Et ménagez votre jeunesse

● Au-delà de votre printemps.

Moi , qui suis vieille connoissance ,
Il faut toujours m'aimer un peu :
Comment peut-on se faire un jeu
Du crime affreux de l'inconstance ?

L'EXPLICATION de la première énigme du Mercure de Février 1769, est *Mercur*; celle de la seconde, est *orange*; la troisième est *énigme*; la quatrième est *souper*; la cinquième est *rêve*. Le mot du premier logogryphe est *cimétière*, où l'on trouve *cire*, *tierce*, *mite*, *crime*, *mérite*, *mer*, *cri*, *cité*, *crème*, *rime*, *cime*. Le mot du second est *pistache*.

ÉNIGME ALLÉGORIQUE.

IL est un astre, ami Lecteur,
 Dont le cercle polaire apperçut la naissance ;
 Dont la chaleur benigne & la douce influence
 D'un grand peuple font le bonheur.
 Qu'à ces humains telle planète est chère !
 Pour les rendre encor plus heureux ;
 Pour acquérir plus de lumière,
 Cet astre rare & merveilleux
 Voulu un jour parcourir d'autres cieux.
 Un beau matin il apparut en France,
 Dirai-je les transports qu'excita sa présence ?
 Ce ne furent que jeux, que fêtes, que festins ;
 Par-tout son seul aspect embellit les destins.
 Aucun astre jamais ne fut tant honoré ;

amoroso

Aimons nous, Belle So... plu
 mais ai-mons nous pour toujours;
 que fi-nit la vi-ve, où fi-nis-sent
 a-mours; prends ton a-mant pour mo-de... le a
 si pour fuir le tré-pas il suffit d'être fi...
 de... le, ton a...mant ne mourra pa
 ton a-mant ne mourra pas.

46

L
du
ci

De Vénus même le passage
 Est beaucoup moins célébré:
 Le voir & l'admirer, pour tous fut une affaire;
 Il plût à tous; c'étoit son lot.
 François, pour vous l'énigme est assez claire,
 A la bouche toujours vous en avez le mot.

Par Mlle Coffon de la Creffoniere.

A U T R E.

CORPS sans pieds, bras sans mains;
 Je me donne à connoître
 Nécessaire aux humains;
 Sans tête je dois être.
 Je suis pour leurs besoins
 Fréquemment recherchée.
 Presque toute cachée,
 Je n'en parois pas moins.
 Lecteur, pour me rendre plus claire;
 D'abord la terre me produit,
 Toutefois je suis d'ordinaire,
 Plus belle de jour que de nuit.
 Je suis assez souvent parée;
 On m'ajoute des agrémens;
 Et pour avoir longue durée,
 Je ne dois pas servir long-temps.
 On sçait, lorsque nous sommes nues;

48 MERCURE DE FRANCE.

Nous distinguer du hant en bas ;
Plusieurs d'entre nous sont fendues ;
Et les autres ne le sont pas.

A U T R E.

QUAND je suis jeune , je suis blanche ;
Vieille , je change de couleur.
Je vis long-temps ; & quand je panche ,
On me détruit , car je fais peur.
Mais pendant ma longue carrière
Je suis de grande utilité ,
Et je passe ma vie entière
A donner l'hospitalité.
On me trouve par-tout si bonne
Que chacun veut m'avoir à soi ;
J'ai beau vouloir n'être à personne ,
Je suis esclave malgré moi.
Enfin , Lecteur , quoi que je fasse ,
Je ne sçais point où me cacher.
Je n'ai donc rien qui t'embarrasse ,
Car tu me vois sans me chercher.

Par J. M. Fabre de Marseille.

AUTRE.

A U T R E.

TOUT mortel me desire ,
 Et je varie aux yeux de presque tous ;
 Pour moi l'avare en vain soupire ,
 J'échappe aux transports du jaloux ;
 L'un me trouve dans le sourire
 De celle qui fait son martyre ;
 Un autre me cherche à la cour ;
 Mais c'est rarement mon séjour ;
 Au mot d'étiquette j'expire ;
 Je marche sur les pas des constantes amours ;
 Et près de la vive Thémire
 On est certain de me trouver toujours.

*Par M. le Marquis de la S**.*

A U T R E.

QUOIQUE toujours haute en couleur,
 Je suis noire pour l'ordinaire,
 Et je conviendrai sans mystere
 Que j'excelle & prime en laideur.
 Voilà mon portrait, cher Lecteur,
 Apprends quel est mon sçavoir faire.
 Inébranlable au sein de la douleur,
 A peu de frais j'entre en colere ;

C

50 MERCURE DE FRANCE.

Avec Apollon familiere,
Aux poëtes je tiens rigueur.
Des belles j'occupe le cœur ;
Mais m'attachant sans cesse à plaire,
A parler je fournis matiere,
Aussi j'évite tout jaseur.
Sûre, en tous lieux de trouver un asyle,
Je n'habite en aucun pays,
Et ne crains point d'aller de mal en pis,
Puisqu'au village comme en ville,
Des plaisirs compagne docile
Je fais toujours les honneurs du logis.

Par M. Desmarais du Chambon.

LOGOGYPHE.

INTEGER, erro humilis; tollas caput, exte
superbus
Integer, usque regor; truncus at usque rego.

Par le même.

AUTRE.

Nous sommes grand nombre de sœurs ;
De divers états, du même âge ;

D'une mine fiere & sauvage :
 La nature chez nous rélegua ses horreurs.
 Non , nous n'eumes jamais le goût de badiner ;
 Mais égaïons notre silence ,
 Et voyons dans toute la France
 Si quelqu'un peut nous deviner.
 Notre tout paroît curieux ;
 Quoique d'une énorme stature ,
 Cinq pieds forment notre mesure.
 Ce n'est pas encor là tout le myftérieux ,
 Vous trouverez en nous ce que nous n'avons pas.
 Ce bois dont le jus délectable
 Faisoit chanter Grégoire à table.
 L'ame des mêts de tout repas ;
 De plus , un terme de blason ;
 Dans les cartes la dominante ;
 Du Turc , une ville puiffante ,
 Et de musique auffi vous y verrez un ton.
 L'écoulement de temps , ce qu'ou fait en mar-
 chant ;
 Ce que l'on est après la route ;
 Ce qu'est un objet qui dégoute ,
 Enfin la couleur d'un mourant.

Par Fr. Grillet de Châtel.



A U T R E.

DE la société je suis un membre utile ;
A tout ce que je fais chacun ajoute foi.

On me demande à la cour , à la ville ,
Et rarement on se passe de moi :

Ne peux-tu , cher Lecteur , à ces traits me con-
noître ?

Combine mes sept pieds , & tu verras paroître
Ce que je suis tenu de garder avec soin ,
Et de représenter lorsqu'on en a besoin.

Cherche , tu trouveras une note en musique ,
Ce qu'on ne connoit point dans une république ,

Un quadrupède , un péché capital ,

Une couleur , une place , un métal ,

Un insecte fâcheux , la nymphe malheureuse

Qui fit de sa fureur l'épreuve douloureuse ;

Ce qu'on cherche en musique , un verbe , un élé-
ment ,

L'épouse d'Athamas , ce qui gêne en courant ;

Enfin un animal dont je crains le ravage . . .

Je ne dois pas , Lecteur , t'en dire davantage.

Par A. B. à Lamballe en Bretagne.

A U T R È.

DANS mon tout la nature avec l'art se déploie ;
 L'hiver, je suis à l'abandon :
 J'ai deux parts, la première est le mâle d'une oie,
 L'autre, la moitié d'un dindon.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Vie de Louis IX, Dauphin de France,
 depuis 1729 jusqu'en 1767, dédiée à
 Monseigneur le Dauphin, par M. l'ab-
 bé de Villiers, prêtre & licencié ès
 loix. A Paris, chez d'Houry, imprimeur-
 libraire de Mgr le Duc d'Orléans,
 & fils, rue vieille Bouclerie; &
 J. B. G. Musier fils, libraire, quai des
 Augustins, au coin de la rue Pavée.

CETTE vie de feu M. le Dauphin est
 suivie exactement d'année en année depuis
 l'instant de sa naissance jusqu'à sa
 mort. M. de Villiers a extrait tous les
 faits qui la composent des mémoires
 journaliers de notre siècle, des mande-
 mens des évêques dans leurs diocèses, des

oraisons funébres & des éloges composés par nos orateurs & nos poëtes les plus célèbres. Les discours de l'assemblée du clergé en différens temps, ceux des académies lui ont aussi fourni des matériaux. On n'oublie pas le compliment que l'académie françoise lui fit à sa naissance. M. de la Mothe, alors directeur, porta la parole; il avoit perdu l'usage de la vue depuis quelque temps; il ne pouvoit plus se servir de ses jambes; il se fit porter à Versailles, & appuyé sur deux académiciens, il prononça au Dauphin ce discours simple, touchant & naturel qui mérite d'être cité. » MONSEIGNEUR, vous
 » êtes l'objet de notre joie sans la com-
 » prendre & sans pouvoir la partager.
 » Nous ne sçaurions encore vous faire
 » entendre nos sentimens; il ne nous
 » reste que des vœux à faire en votre pré-
 » sence. Puissiez-vous tenir à la France,
 » à l'Europe, à l'Univers, tout ce que
 » votre naissance lui promet! le sang des
 » héros qui coule dans vos veines; les
 » vertus d'une mere qui, par la force de
 » l'exemple, deviendront bientôt les vô-
 » tres; l'habileté des mains chargées de
 » votre éducation, & accoutumées à for-
 » mer des Rois, voilà pour nous les ga-

» rans fidèles de vos progrès & de notre
 » bonheur. » L'auteur n'oublie rien, il
 entre dans les plus petits détails; il ne
 rejette pas même ces petits vers que le
 Roi trouva un jour dans l'appartement du
 Dauphin, & qui avoient été présentés à
 ce prince par un officier qui demandoit le
 rétablissement de sa pension.

Si le fils du Roi notre maître,
 Par son crédit faisoit renaitre
 En son entier ma pension,
 Chose dont j'aurois grande envie;
 Je chanterois comme Arion,
 Un Dauphin m'a sauvé la vie.

Le Roi sourit, & sa bienfaisance lui fit
 accorder ce qu'on demandoit. A mesure
 que le Dauphin avance en âge, les faits
 deviennent plus intéressans; ils sont suf-
 fisamment connus, & la perte est assez
 récente pour nous dispenser de nous ar-
 rêter sur ce sujet douloureux. On doit
 sçavoir gré au travail de l'auteur; il a ras-
 semblé des matériaux qui pourront servir
 à l'histoire de ce prince.

*La Vie de Stanislas Leszczyński, surnom-
 mé le Bienfaisant, Roi de Pologne,
 duc de Lorraine & de Bar; par M. ***,*

56 MERCURE DE FRANCE.

avocat aux conseils du Roi de Pologne & de la cour souveraine de Lorraine, divisée en 2 part. A Paris, chez Moutard, quai des Augustins près le pont St Michel, à St Ambroise; 1 vol. in-12. prix 48 sols broché, & 3 li. rel.

Il n'y a point de princes dont la vie soit plus fertile en événemens extraordinaires que celle de Stanislas le Bienfaisant. Peu d'hommes ont plus éprouvé les vicissitudes de la fortune. Il dut la couronne de Pologne à son propre mérite, aidé de quelques conjonctures heureuses; il en fut privé par le malheur des circonstances. Charles XII, résolu de détrôner Auguste II & de mettre à sa place Jacques Sobieski que son rival fit enlever, changea son premier dessein en faveur de Stanislas; il se connoissoit en grands hommes; la sagesse & les hautes qualités du Palatin de Posnanie lui firent juger qu'il ne pouvoit donner un plus digne maître aux Polonois. Ses projets de vengeance contre le Czar Pierre le Grand l'attirerent ensuite en Russie, où la victoire l'abandonna dans les champs de Pultowa. Auguste profita de son éloignement & de ses défaites; il revint dans la Pologne à la tête d'une armée; Stanislas fut contraint de

fuir ; le desir de rendre la paix à sa patrie le détermina au plus grand des sacrifices ; il résolut d'abdiquer ; il se rendit à Bender pour déterminer Charles XII à céder aux circonstances. Ce prince toujours fier au sein de la captivité, ne pouvoit se résoudre à plier ; Stanislas se vit arrêter lui-même par les Turcs, & conduit prisonnier à Bender pendant qu'on en tiroit le Roi de Suède pour le conduire à Andrinople ; on lui permit bientôt de chercher un autre asyle ; il se rendit à Deux-Ponts, où il fit venir sa famille ; il se préparoit un grand changement dans ses affaires. Pierre le Grand se raccommodoit avec Charles XII, & se dispoisoit à tourner les armes contre Auguste ; le Roi de Suède meurt ; Stanislas ne songe plus au trône ; il se retire à Weiffembourg ; la Providence tout à coup récompense ses vertus par un *prodige*, c'est ainsi qu'il s'exprime lui-même ; le Roi de France épouse sa fille. La mort d'Auguste semble devoir changer encore sa destinée ; les vœux des Polonois le rappellent ; il se rend à Varsovie ; il est élu une seconde fois, abandonné lâchement deux jours après sur la nouvelle qu'on reçoit de l'arrivée d'une armée Russe qui vient s'opposer à son

élection, ou le détrôner pour donner la couronne à l'électeur de Saxe fils d'Auguste. Stanislas se retire à Dantzic; les Russes assiègent cette ville; il est forcé de nouveau de prendre la fuite; les passages sont fermés; les dangers l'entourent de toutes parts; on a mis sa tête à prix.

Il triomphe de tous les obstacles; il arrive dans les états du Roi de Prusse; la paix le fait regner en Lorraine; il y jouit de la tranquillité; il fait le bonheur du peuple qui lui est soumis; on parcourt rapidement tout ce que ce prince a fait pour la prospérité de la Lorraine, où sa mémoire sera toujours chère. Cette histoire est très intéressante; l'auteur, attaché à Stanislas, l'a observé d'assez près pour faire le journal de sa vie publique & privée; il a puisé dans les sources les plus sûres; l'histoire de Charles XII par M. de Voltaire lui a fourni beaucoup de faits, ainsi que les mémoires de M. le chevalier de Solignac, qui a suivi le Roi de Pologne lorsqu'il alla dans sa patrie pour y être élu pour la seconde fois. Souvent il puise dans les ouvrages même du Roi Stanislas; il rapporte en entier la relation que ce grand prince a faite de sa fuite de Dantzic; rien de plus intéressant que ce mor-

ceau ; on est étonné de ses aventures pendant ce voyage ; on admire la maniere dont elles sont décrites.

Les Princes célèbres qui ont regné dans le monde, depuis l'origine des monarchies & des empires jusqu'à nos jours ; ouvrage où l'on expose leur différent caractère & les actions remarquables qui ont fait passer leur nom à la postérité. A Paris, chez Delalain, rue St Jacq. ; & Bailly, quai des Aug. 4 vol. in 12.

On s'est proposé, dans cet ouvrage, de réunir les vies des princes dont les noms ont mérité d'être conservés, soit par les vertus qu'ils ont montrées, soit par l'éclat de leurs actions. On s'occupe plus du caractère de ces mêmes princes que de leurs guerres & de leurs victoires ; on étudie les motifs qui les ont animés, leurs intérêts, & on remarque que l'histoire du plus grand nombre est un cercle de passions qui se sont succédées les unes aux autres. L'auteur prévient dans sa préface qu'il a suivi pas à pas les écrivains qui ont écrit leurs vies ; ils s'est attaché surtout aux plus estimés. Le premier prince qu'il présente est Sesostris. Rollin a servi de guide ; il a fait les recherches qu'on

60 MERCURE DE FRANCE.

emploie ici ; on s'est contenté de les analyser ; mais ces recherches ont-elles rien appris de certain ? Toute la vie de ce prince est un tissu de fables ; Rollin n'a fait que les rassembler. Il est difficile de démêler la vérité. L'histoire ancienne profane se contredit à chaque instant ; elle offre dans diverses contrées des conquérans qui ravagent tout l'Orient, & quand on vient à l'histoire particulière de chaque peuple, on n'apperçoit aucune trace de ces conquêtes ; les Rois qui devoient avoir été soumis paroissent avoir été des monarques tranquilles qui n'ont vu naître aucune révolution. Le premier volume finit à Constantin, & contient les vies de seize princes. Il y en a dix-huit dans le second qui s'étend fort avant dans l'histoire moderne. Les deux derniers volumes n'en renferment que seize qui sont terminées par celles de Pierre le Grand & de Charles XII. Cet ouvrage offre de la variété & de l'intérêt ; il peut être mis avec fruit dans les mains des jeunes gens, & leur inspirer du goût pour une étude plus étendue de l'histoire.

Tableau du siècle de Louis XII ; par Madame de M... A Amsterdam ; & se trouve à Paris, chez Simon, libraire ;

M A R S. 1769. 68
rue de la Harpe, in-12. 1 liv. 10 sols
broché.

Le tableau du siècle d'un prince qui a mérité le nom de pere du peuple intéresse les François en particulier, & tous les hommes en général. Madame de M. . . commence par donner une idée du regne qui a précédé celui de Louis XII. Ce précis rapide présente l'état de la France au moment où ce Roi monte sur le trône; on le suit dans les actions les plus intéressantes de sa vie, dans tout ce qu'il fit pour la France dans les guerres qu'il entreprit. La politique de Ferdinand lui causa souvent des embarras, & l'empêcha de profiter des avantages que ses succès devoient lui faire espérer; sa haine pour les Suisses fut cause de la décadence de ses affaires en Italie; ils devoient être ses alliés, il en fit ses ennemis. Il eut aussi l'imprudence de rompre avec les Vénitiens pour s'unir avec l'Empereur & le Roi d'Espagne qui le tromperent toujours; sa délicatesse excessive à ménager la cour de Rome qui ne le ménageoit pas, contribua aussi à ses disgraces; il ne réfléchit pas qu'une fermeté soutenue étoit l'unique moyen qui devoit lui servir à réduire le Pape. Jamais prince ne fut plus occupé

62 MERCURE DE FRANCE.

du bonheur de ses sujets; tout le monde sçait cette maxime qu'il repétoit souvent: *Je ne trouve les Rois heureux qu'en ce qu'ils ont le pouvoir de faire du bien.* Lorsque les comédiens le jouerent sur leur théâtre, il répondit aux courtisans qui l'exhortoient à les punir de cette témérité: *ils me rendent justice, ils me croient digne d'entendre la vérité.* Il voulut qu'il leur fût permis de donner carrière à leur bile satyrique sur toutes sortes de sujets & de personnes, pourvû qu'ils ne portassent aucune atteinte à l'honneur des Dames. Il y avoit peu de chose à dire contre elles, observent les historiens. La Reine étoit sage, sa vertu étoit ferme, & toute sa cour étoit réglée sur sa conduite. On a accusé ce prince d'avarice; des seigneurs de sa cour eurent la hardiesse de le faire représenter sur le théâtre, buvant dans une coupe pleine d'or fondu. *J'aime mieux, dit-il, voir le peuple rire de mon économie que de lui donner lieu de pleurer de ma prodigalité.* La plus haute sagesse pouvoit seule lui avoir dicté ces paroles; elles le justifient du vice dont on l'accusoit.

Voyage d'un François en Italie, fait dans les années 1765 & 1766, contenant l'histoire & les anecdotes les plus sin-